

Aux yeux de qui s'élève

Que ma foulée s'allonge et remonte les hautes vallées
Que le sol enfin vibre
et réveille l'aspic dont le sommeil barrait ma route
Que le furet l'hermine et tous regagnent le secret des futaies
Rien ni l'odeur forte du terrier ni la trace de leur passage
ils ne perdront rien à m'attendre comme on scrutait le ciel jadis
Je reviendrai l'haleine coupante
et soufflerai le chaud et le froid sur les formes ennemies
les ventres bardés de treillis de lard
les dos courbés dans les haies d'honneur
hérissés du bois mort et des clous de la discipline
chevaux de frise courant à ma perte à celle du grand nombre
Qu'une pensée le frisson d'un refus passe dans les cortèges
je donnerai peu cher du crépuscule
Dès longtemps nos sorts étaient liés
au brin de paille des chansons à l'osier qui travaille de main en main
aux chaînes aux chenilles carnage et cliquetis funèbre quand soudain
les bras se croisent
et le silence appelle à lui du fond des âges
la voix humaine
Ô joie d'une étincelle au mitan d'un jour épais comme une ombre

Là-haut
plus haut que la friche et plus haut que la ruine
où l'on tient les hameaux les prairies
s'ouvrent les lignes de plus grande pente
comme une étoile un bouquet de chenaux déposé par les glaces
l'offrande aux yeux de qui s'élève et découvre au-delà des verrous
la place exacte où du murmure infime de ses rêves
aux paroles venues des plus anciens partages
tout résonne à présent
le chant profond du gave et la clameur des nants
l'imminente explosion du sérac en son point d'équilibre
le charroi des cristaux serrés neige après neige
la voix tremblante encore des arbres épargnés
l'à hue à dia des roches et du vent
ce théâtre en plein ciel où le glacier retient l'azur

J'ai suivi le chemin solitaire ignoré des balises
Aux touffeurs de la ville aux moiteurs collées à ma peau
un soleil dur a succédé versant la soif
Dès l'aurore alertées les hautes herbes se sont jetées sur moi
me laissant au visage leurs peintures de guerre
J'ai traversé les marches les plateaux chaos des alentours

bruissant des griffes des crochets poussés en hordes
et j'ai gravi léger les degrés du silence
À telle courbe de la carte longtemps suivie d'un doigt rêveur
un rocher penche et dit sa route au marcheur indécis
Ce n'est pas ce vallon des fracas l'exutoire
où disparut toute une armée prodige inespéré
ni cet autre à l'épure altière et sans issue
mais celui-ci
creusé par l'implacable et lent appareil
qu'on voit descendre encore aux embellies glaciaires
Une échancrure où le ciel bée suspend la crête et son élan
C'est par là qu'il faut fuir et par là revenir en nombre en joie
De fil en dièdre et de prise en relais
j'ai mesuré l'espoir qu'un banal horizon dérobait
et la grande altitude a recueilli mon souffle errant depuis l'enfance
J'ai longtemps contemplé ce passage et le pays caché
par où viendront pleins de haine et d'amour
ces hommes et ces femmes longtemps crus oubliés
ensevelis vivants sous les blocs de fatigue
la bouche emplie jour après jour du papier journal
imprimé dans les commissariats
les mains désormais familières de l'acier gras et lisse
et jamais leur visée ne manquera le garde embusqué
Un matin tout vibrant de mon attente ils descendront dans ces vallées
et leur chant surprendra l'écho
Déjà ce lac ourlé de sable et d'azurite vers où convergent les torrents
voit se poster les guetteurs et passer les éclaireurs
Dans leurs yeux grands ouverts l'antique sédimentation
des peines de la faim des révoltes remises à demain
se reflète à présent dans la chimie la couleur de cette eau
bleue des plus anciens rouges
rouge du spectre des temps nouveaux